

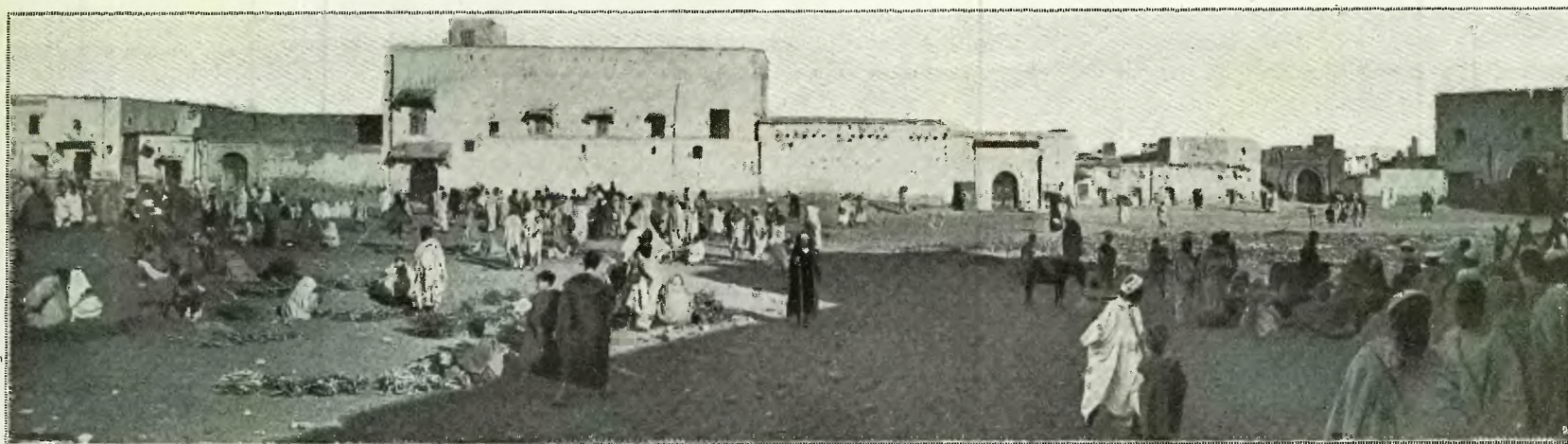
Ce numéro contient : 1^o *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de LA MAISON D'ARGILE, par M. Emile Fabre ;
2^o Une reproduction, en hors texte, des 22 REMBRANDT DU LOUVRE ;
3^o Le 3^e fascicule du roman nouveau de M. Tristan Bernard : L'AFFAIRE LARCIER.

L'ILLUSTRATION

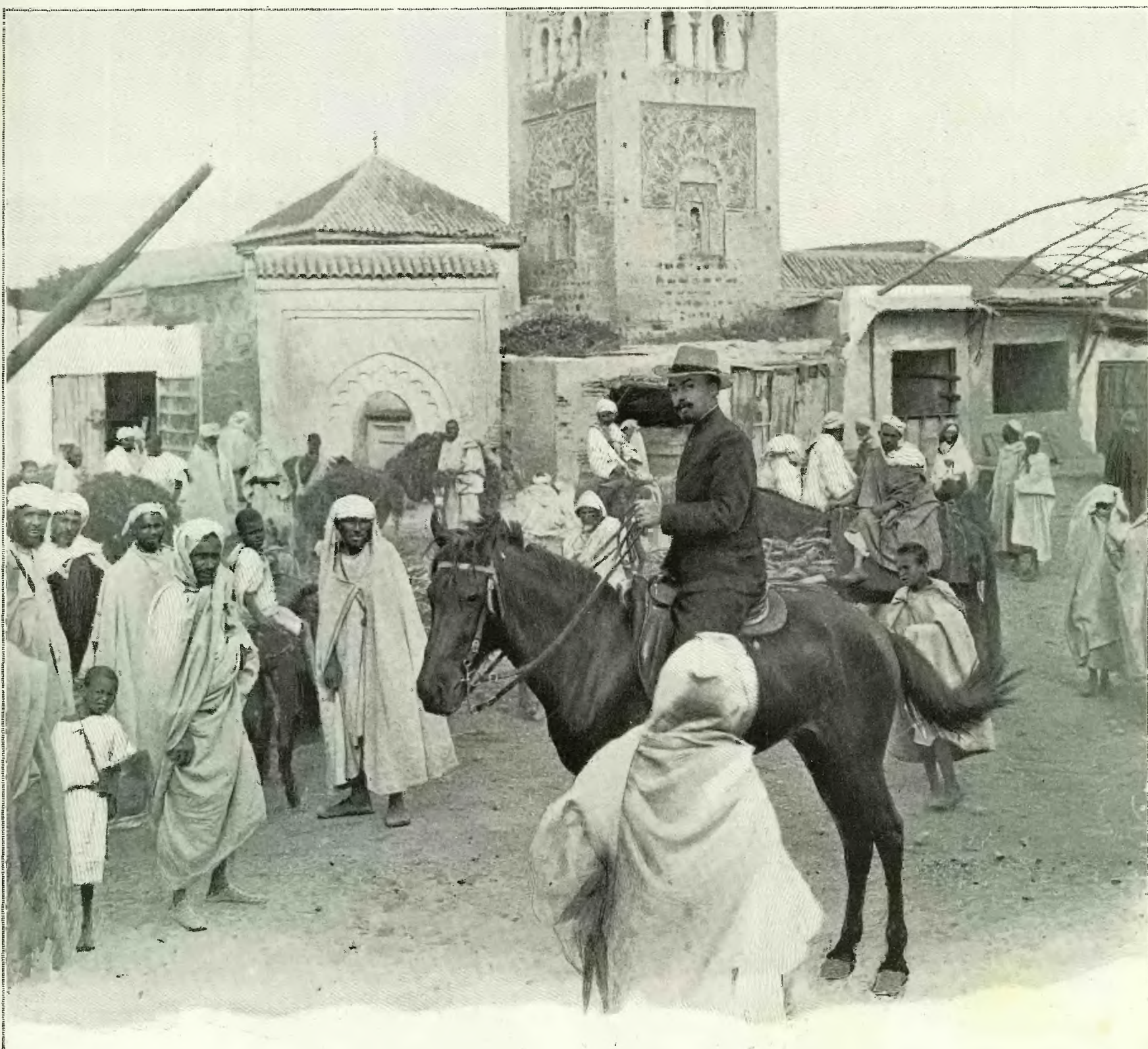
Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 30 MARS 1907

65^e Année. — N^o 3344



Place du Marché, à Marakech : au fond, la maison de l'agent consulaire anglais, M. Lennox, qui a été assiégée par la foule.



Le docteur Mauchamp passant à cheval devant la Koutoubia, à Marakech.

UN FRANÇAIS ASSASSINÉ AU MAROC

Voir l'article, les photographies et les plans, page 216.

COURRIER DE PARIS



Je me suis trouvé tout à coup, l'autre jour, à un coin de rue, face à face avec un de mes anciens camarades de collège qui, de son petit nom, s'appelle Barnabé. Je l'avais perdu de vue depuis trente ans. Il m'a révélé aussitôt un personnage si pittoresque et si original que je vous demande la permission, pour mieux vous en donner l'idée, de vous rapporter tel quel notre entretien :

BARNABÉ. — Oh ! je suis content de te toucher la main, mon vieux ! Depuis le temps ! oui. Je ne te demande pas ce que tu fais ? Je t'ai suivi du coin de l'œil. Tu travailles ? Ça ne t'a pas nui. Continue.

MOI. — Et toi ? Qu'est-ce que tu fais ?

BARNABÉ. — Rien.

MOI. — Tu es riche ?

BARNABÉ. — Je ne jouerais pas le bridge avec Pierpont, mais j'ai tout de même cent cinquante petits mille de rentes grâce auxquelles mes deux bouts se joignent.

MOI. — Et alors tu ne fais rien ?... rien du tout ?

BARNABÉ. — Du tout...

MOI. — Tu dois t'ennuyer ?

BARNABÉ. — M'ennuyer ? Moi ? Ah ça, es-tu fou ?

MOI. — Mais, dame, puisque tu ne fais rien ?

BARNABÉ. — Je ne fais rien, c'est une façon de parler. Ça veut dire que je ne travaille pas, mais je travaille dix fois plus que ceux qui travaillent.

MOI. — A quoi ?

BARNABÉ. — A tout.

MOI. — Mais, encore ?... Qu'est-ce que tu fais ?

BARNABÉ. — Eh ! je fais tout ce que n'ont pas le temps de faire ceux qui ont quelque chose à faire.

MOI. — Par exemple ?

BARNABÉ. — N'entrons pas dans cette voie. Ça serait trop long ; je te fatiguerais et tu me prierais toi-même de m'arrêter.

MOI. — Ne crains pas cela. Quoique travailleur, moi, j'ai du loisir.

BARNABÉ. — Tu le veux ? Eh bien, voilà : en cinq minutes tu vas comprendre. As-tu été à la dernière exposition de peinture et de sculpture de la rue de Sèze ?

MOI. — Non. Je n'ai pas pu.

BARNABÉ. — Moi, j'ai pu. J'ai vu des Ménard divins, beaux comme l'antique ; un vitrail bleu, de Lobre, adorable, et des Walter Gay délicieux dans lesquels on payerait pour s'asseoir et demeurer sa vie durant. As-tu été à la vente Janville, à la vente Chappey, à la vente Viau ?

MOI. — Non. Je n'ai p...

BARNABÉ. — J'y suis allé, j'ai acheté deux tasses et des fleurs de Fantin-Latour. As-tu été au théâtre ?

MOI. — Peu, parce que le matin je dois me lever de bonne heure par rapport à mon tr...

BARNABÉ. — J'y suis allé, un peu partout : Comédie-Française, Vaudeville, Odéon, Folies-Réjane, etc... Oh ! j'ai eu mes après-dîners très pris, parce que, depuis quelque temps, le théâtre est comme les morts, il va vite.

MOI. — Oui, c'est vrai. Une « vague de froid », cet hiver, a passé sur la scène française. Alors, tu suis les premières ?

BARNABÉ. — Oh ! non ! Je ne suis pas province.

MOI. — Pardon. Je voulais dire les générales.

BARNABÉ. — Non plus. D'où sors-tu ? Je ne

vais qu'aux couturières, aux avant-générales. C'est là maintenant qu'il faut paraître, c'est la vraie, la seule première intime, à huis-clos. On est entre soi, neuf cents. Après, c'est bon pour les petites gens qui mangent des oranges. Iras-tu à la matinée de bienfaisance des Français pour les victimes du Berlin ? Non ! Iras-tu à celle de Sarah pour les victimes du Iéna ? Non ? Tu as tort. Tu rates une occasion unique. On joue une *Adrienne Lecouvreur* d'elle, de Sarah, en six actes. As-tu suivi les conférences de Lemaître, de Faguet, de Bernardin, de Doumic, et celles des *Annales*, et les cours de la Sorbonne, de l'Ecole des sciences politiques ? Non ? A quoi passes-tu tes journées ? Tu baguenaudes ? As-tu été aux *Indépendants* ?

MOI. — Non. Je marque mon indépendance en me privant de cette joie. Et que fais-tu encore ?

BARNABÉ. — Tout ce que comporte ma vie de flâneur et d'oisif. Je lis les revues, les journaux, les plus grands, le *New-York Herald* et le *Temps*, je pratique tous les sports, je chasse, je pêche, je patine, je fais de l'épée, du pistolet, de la canne, de la boxe, du sabre et du jiu-jitsu. Je monte à cheval, je fais de la peinture, de la photographie, du tennis, du polo, du golf à Versailles l'hiver et l'été au château d'Ardenne. Ignore-tu que je taquine la comédie de salon ? Observe de près les Courriers mondains et tu y verras à chaque instant des notes dans le genre de celle-ci : « Dimanche dernier, dans les salons de la marquise d'Artimont : les Deux font la paire, l'étincelante comédie de M. Barnabé, enlevée de verve par l'auteur et la toute gracieuse maîtresse de la maison. » En décembre on m'aperçoit à Monte-Carlo, en juillet j'occupe Dinard. Quel que soit le moment, je suis toujours prêt à boucler ma malle et à filer par le chemin de fer ou l'auto. Rien ne m'attache nulle part, ici ou ailleurs, ni bureau, ni famille, ni liaison d'aucune sorte. Je peux faire mon carnaval à Nice et mes pâques à Rome. Sans quitter Paris, que je connais comme Sardou, de fond en comble, dans tous ses quartiers, les neufs et les vieux, j'explore le Bois le matin et les bouis-bouis le soir.

MOI. — Et l'après-midi ?

BARNABÉ. — Mariages, enterrements, musées, rue de la Paix, boulevards, antiquaires, thés, visites, musique de chambre, cercle, sans parler de ma correspondance. En effet, tous ceux qui travaillent sont dans l'impossibilité de répondre aux lettres qui leur sont adressées. Pour moi qui n'ai qu'à me croiser les bras, c'est un plaisir de plus. Oh ! je t'assure que je n'ai pas beaucoup de minutes pour songer au grand mystère de la vie ! Au milieu de tout cela, je ne t'ai pas parlé des soins que nécessite ma précieuse santé. Tu penses que je ne suis pas sans y veiller ? Ne sachant que faire de mes quatre membres, c'est bien le moins que je les gâte ? Je monte donc à époques régulières chez le médecin, où je n'attends jamais ; chez le dentiste aussi, dont le fauteuil mécanique ne m'est point douloureux. Je m'amuse à la cure de lait, de raisin, je lave et me fais vacciner. Je reçois l'aimable et quotidienne visite du pédicure et du manucure, personnages exquis que l'on dirait toujours — je ne sais pourquoi — échappés du théâtre de Meilhac et qui me content des historiettes de Paris en escamotant le cor et tranchant la petite peau... Ayant le droit et le devoir de me signaler par l'élégance, je ne m'en prive pas. Il fut une époque sinistre, alors que je n'étais pas encore bon à rien, où l'on me contestait mes gilets. Nul ne songe plus, aujourd'hui que je suis désœuvré, à mettre en doute l'irréprochabilité de ma tenue et mes vêtements sont désormais des catéchismes. Pourquoi ? Parce que, d'abord, je puis consacrer de longues heures

aux séances chez le bottier, le chemisier, le tailleur et le chapelier, et qu'ensuite mes habits, n'ayant pas à subir les honteuses déformations des besognes professionnelles, quelles qu'elles soient, gardent leur impeccable et pure rigidité. Jamais un homme qui travaille, eût-il du génie, ne sera bien habillé et je défie le docteur Roux de n'avoir pas de poches aux genoux de ses pantalons. Ne crois pas que je l'en blâme ? Il a mieux à faire que de méditer culottes. Mais moi, qui ne suis pas lui et qui ai du temps à perdre, que veux-tu, cela m'amuse. Je me demande même parfois où je dénèche ce temps pour arriver à accomplir une si grande quantité de choses. En effet, t'ai-je raconté que les fameux événements, catastrophes ou fêtes, m'ont presque toujours parmi leurs premiers spectateurs ? Ainsi, à la bombe d'Alphonse XIII, rue de Rivoli, j'étais là ; j'ai senti le vent.

MOI. — Tu avais été prévenu ?

BARNABÉ. — Non. Mais un instinct. Mon bon génie. Dans le temps, j'ai vu le Durbar, aux Indes, et, la semaine dernière, j'étais à Toulon. Ah ! mon ami ! Et lundi, je n'ai pas manqué la belle et grandiose cérémonie du Panthéon.

MOI. — Oui. Ce fut théâtral, solennel et glacé. J'ai regretté pourtant, tout bas, malgré moi, que ces deux morts ne dorment point leur dernier sommeil si tendrement uni dans la terre, en un coin perdu de campagne, sous de l'herbe et des fleurs. Cela m'eût semblé en plus touchante et harmonieuse beauté avec la mélancolie sublime de leur double fin. Est-on bien sûr qu'ils eussent souhaité tous deux être ensevelis en aussi glorieux fracas ?

BARNABÉ. — Je ne vais pas chercher si loin. Enfin, quand par hasard un empêchement ou la trop grande distance me font manquer une chose intéressante, je la rattrape tout de même, dans la suite.

MOI. — Comment cela ?

BARNABÉ. — Par le ciné-mato. Tu n'as pas l'air de saisir ? Si tu avais le temps de te promener seulement deux heures le long des boulevards, tu verrais, tous les cinq cents mètres au moins, un ciné-mato où l'on peut, pour vingt sous, s'offrir l'impressionnante représentation de tous les événements passés. Et n'est-ce point vraiment admirable que, pour être là, il ne soit plus besoin d'y avoir été ?

MOI. — Oui. Et, après que tu as abattu de telles besognes, dis-moi, dors-tu bien ?

BARNABÉ. — Comme un enfant. Je n'en peux plus. Le soir, je succombe de vie, car j'existe, intensément, dans la plus large et puissante acception du mot. Je ne m'astreins pas à une seule occupation, j'en ai cent, mille... En réalité, l'homme n'a pas été organisé pour travailler, j'entends d'esprit, surmener son cerveau ni même son corps. Il a été idéalement fait pour jouir de tout et ne rien faire ; pour l'oisiveté multiple, employée cependant et dirigée un peu, en tous sens à la fois, l'oisiveté rayonnante. C'est bien cela. Je rayonne.

MOI. — Et tu déraisonnes ? Car enfin, il n'y a qu'une chose à laquelle tu n'aies point pensé ?

BARNABÉ. — C'est bien probable. Je pense le moins que je peux. Laquelle est-ce ?

MOI. — Si, au lieu d'être riche, ce qui te permet d'appliquer ton programme, tu étais pauvre, comment gagnerais-tu ta vie ?

BARNABÉ. — Je ferais comme les autres, parbleu, je travaillerais... Seulement voilà, je n'aurais plus le temps de rien faire. Ça serait une vie manquée.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)



Autour du catafalque, sous la coupole, pendant le discours de M. Briand.



Le défilé de l'artillerie devant le péristyle.

En décernant à Marcelin Berthelot des funérailles nationales et l'honneur suprême de la sépulture au Panthéon, le gouvernement et les Chambres avaient décidé que les restes de M^{me} Berthelot, morte le même jour, ne seraient pas séparés de ceux de son illustre mari. La cérémonie funèbre a été célébrée lundi dernier, 25 mars, avec toute la solennité qu'elle comportait. Transférés dès la veille de l'Institut au Panthéon, les deux cercueils, recouverts chacun d'une draperie de velours noir étoilé d'argent (celui de Berthelot paré en outre du grand cordon de

la Légion d'honneur), étaient déposés côte à côte au pied d'une pyramide de velours violet rehaussé de palmes et de couronnes d'or, érigée au centre de l'édifice, que dominait une large couronne verte suspendue à la coupole. C'est dans la vaste nef, décorée de tentures noires et tricolores, de guirlandes d'un vert sombre, qu'eut lieu la première partie de la cérémonie, à laquelle assistait le président de la République entouré de délégations de tous les corps constitués, du haut personnel diplomatique et de nombreuses notabilités ; un éloquent discours de

M. Briand, ministre de l'Instruction publique, et des morceaux de musique en remplirent le programme. Pour la seconde partie, les cercueils furent transportés dans un catafalque dressé sous le péristyle du monument, dominant le *Penseur* de Rodin, voilé d'un crêpe. A droite de ce catafalque prirent place la famille et les amis personnels des défunts ; à gauche, le président et son cortège ; les invités se groupèrent sur les marches. Et ce fut alors, dans un cadre vraiment grandiose, l'imposant spectacle du défilé des troupes, commandé par le général Dalstein.

M. Lépine devant le *Penseur* de Rodin, voilé d'un crêpe.

Le groupe des personnages officiels à la fin de la cérémonie.

LES FUNÉRAILLES DE M. ET M^{me} BERTHELOT AU PANTHÉON



Un coin du petit port de Beaulieu.

LE PRINTEMPS SUR LA CÔTE D'AZUR

NOTES D'UNE PASSANTE

Beaulieu, lundi.

Les Parisiens élégants désertent aujourd'hui le centre de Paris et s'en vont fixer à l'ouest de la ville leurs résidences. On dirait qu'une tendance analogue est en train de modifier les vieux rites de la vie mondaine. L'art de s'amuser — spécialement l'art du grand tourisme et des réceptions — ne se limite plus aux dates d'autrefois. Lui aussi se déplace, et s'étend de plus en plus, dirait-on, vers le couchant de l'année...

On quittait, il y a peu d'années encore, les châteaux dès octobre, pour rentrer à Paris ; on s'y attarde maintenant jusqu'à la fin de l'année. Le grand prix de Longchamp marquait la clôture de la saison mondaine. Il était nécessaire, il était décent d'avoir quitté Paris dès le lendemain de cette solennité-là ; et, si quelque obligation vous y retenait, le moins qu'on pût faire était de ne plus « se montrer » nulle part, et de fermer ses volets, afin de laisser croire qu'on en était parti. Aujourd'hui l'on ne se cache plus, et les plus purs de nos snobs consentent à être vus sur le boulevard jusqu'en juillet.

De même il était de bon goût autrefois de s'être enfui de la Côte d'Azur quelques semaines au moins avant que le printemps y fit officiellement sa rentrée. Scrupules démodés ! Le retour du printemps ne chasse plus personne, à présent, de la Côte d'Azur. Au contraire : il semble qu'on l'y attende et qu'on soit enchanté de l'y voir revenir. On ne s'en va plus du Midi que très tard. J'étais venue ici, naïvement, dans l'espoir d'y être à peu près seule et d'y pouvoir flâner à mon aise, dans le silence, et j'y trouve le vacarme et l'encombrement.

Qui a créé cette mode nouvelle — dont les snobs d'il y a trente ans, me dit-on, se fussent scandalisés — d'être encore à Pâques dans le Midi ? Des étrangers, sans doute ; des Anglais, des Allemands, des Russes, des Américains qui trouvaient ce pays-ci plus amusant que le leur, et qui n'étaient pas pressés d'en sortir. Et les Parisiens, dociles, ont suivi la mode ; ils sont restés... Peut-être aussi sont-ils devenus plus frileux, — simplement. Nous sommes de pauvres gens dont le sang s'appauvrit. Nos mères venaient à la Côte d'Azur, pendant les mois mauvais, pour n'y avoir pas froid ; les femmes, les jeunes gens même que je vois autour de moi semblent jouir délicieusement d'y avoir trop chaud. Il y a, à la « Réserve » de Beaulieu, de jolis coins d'ombre où nous aimons à nous blottir, mes amis et moi, à l'heure du *lunch*. Sur la terrasse voisine « tape » un soleil de canicule. On s'y rue. Pas une table n'est à prendre. On dirait que ces hommes et ces femmes aspirent à l'insolation. Mascarille, parlant d'une blessure reçue à la guerre, et dont il voulait montrer, sous son justaucorps déboutonné, la cicatrice à Madelon, s'écriait : « Ce sont des marques glorieuses qui font voir ce qu'on est. » Qui sait ? J'ignore les modes nouvelles de Paris. Il est peut-être élégant, à cette heure, d'y rapporter de la Côte d'Azur, après Pâques — avec le souvenir d'une « culotte » sérieuse prise à la roulette — les marques de quelques coups de soleil.

Je préfère à ces brillants après-midi les heures délicieuses de leurs matins.

De Monte-Carlo à Villefranche, de petites plages calmes, presque désertes, s'offrent à ceux qui passent, semblent les appeler... Madame, prenez donc la peine de vous asseoir... Je ne me le fais pas dire deux fois, pas même une. Je m'assois. La mer s'est retirée ; des barques somnolent — en attendant l'heure du travail — sur un lit de sable mouillé. Le ciel est d'un bleu très clair et s'opalise, à l'horizon, d'une buée ; la mer est comme pailletée de soleil et les voiles blanches qu'on y voit courir ont une grâce de joujoux. J'essaye de copier cela... Il ne faut pas se moquer des femmes qui, d'une main hésitante (mais si appliquée !), font, au bord de la mer, des aquarelles. Il ne faut pas, d'une façon générale, se moquer des peintres amateurs. Ils ont des joies infinies. D'abord, celle de ne pas travailler pour de l'argent ; puis celle d'être si facilement satisfaits de leur peinture ! Et la joie enfin, si par hasard ils la sentent détestable, de s'en amuser... Les professionnels en souffriraient. C'est une de leurs infériorités.

Villefranche, mardi.

C'était, chaque année, une des joies attendues, escomptées, que la station traditionnelle de l'escadre à Villefranche. La reverrons-nous cette saison, après le deuil récent, le drame de l'*Iéna*, dont le souvenir encore passe dans nos mémoires, inspire quelques banales phrases de commisération aux oisifs devinant sur la plage ?... Devant la calme nappe pâle, soyeuse et molle comme une écharpe, j'évoque la vision des lourds monstres éparpillés, immobiles, en rade ; les allées et venues des barques toutes chargées d'élégantes curieuses, de galants cavaliers, aux boutonnieres fleuries, dansant au rythme de la houle. Je me rappelle quelle bonne et charmante réception on trouvait à bord, quelle hospitalité intelligente et gracieuse tout ensemble était celle de ces brillants officiers, et comme leur urbanité délicate contrastait avec le décor si brutal, tout paré de fleurs qu'il était, au milieu duquel nous errions à leur bras.

Après chacune de mes visites à l'un ou l'autre des cuirassés ou des croiseurs mouillés ici, j'enviais ces hommes qui nous accueillaient si galamment, attentifs tout un jour à nos petites curiosités, empressés à les satisfaire, si frivoles qu'elles pussent leur paraître.

Ces curiosités même, me disais-je, les émotions que nous montrons, l'intérêt qu'ils nous voient prendre au spectacle des choses, — tout cela n'est-il pas fait pour exalter en eux le sentiment de leur propre importance et de la noblesse du rôle dont ils sont revêtus ? Ils voient bien que, sur cette mystérieuse et terrible mer, nous nous sentons tout à fait à leur merci, et que leur science nous les rend vénérables, et que leur puissance nous les fait craindre, et que leur bonne humeur, en nous rassurant, nous les fait aimer.

Et leur profession m'apparaissait admirable, — la plus admirable de toutes, pour un homme curieux d'aventures, et sensible aux sourires de la beauté.

Maintenant, au lendemain de l'effroyable catastrophe, l'impression se renforce encore, acquiert quelque chose de plus aigu, de plus profond. L'admiration, l'envie se nuancent de mélancolie.

Monte-Carlo, mercredi.

Un Monégasque de mes amis, à qui je confie mes impressions de Villefranche, sourit, et me dit :

— Vous avez raison, madame, c'est une belle science que celle des marins, mais pensez-vous qu'elle soit de beaucoup supérieure à celle des architectes

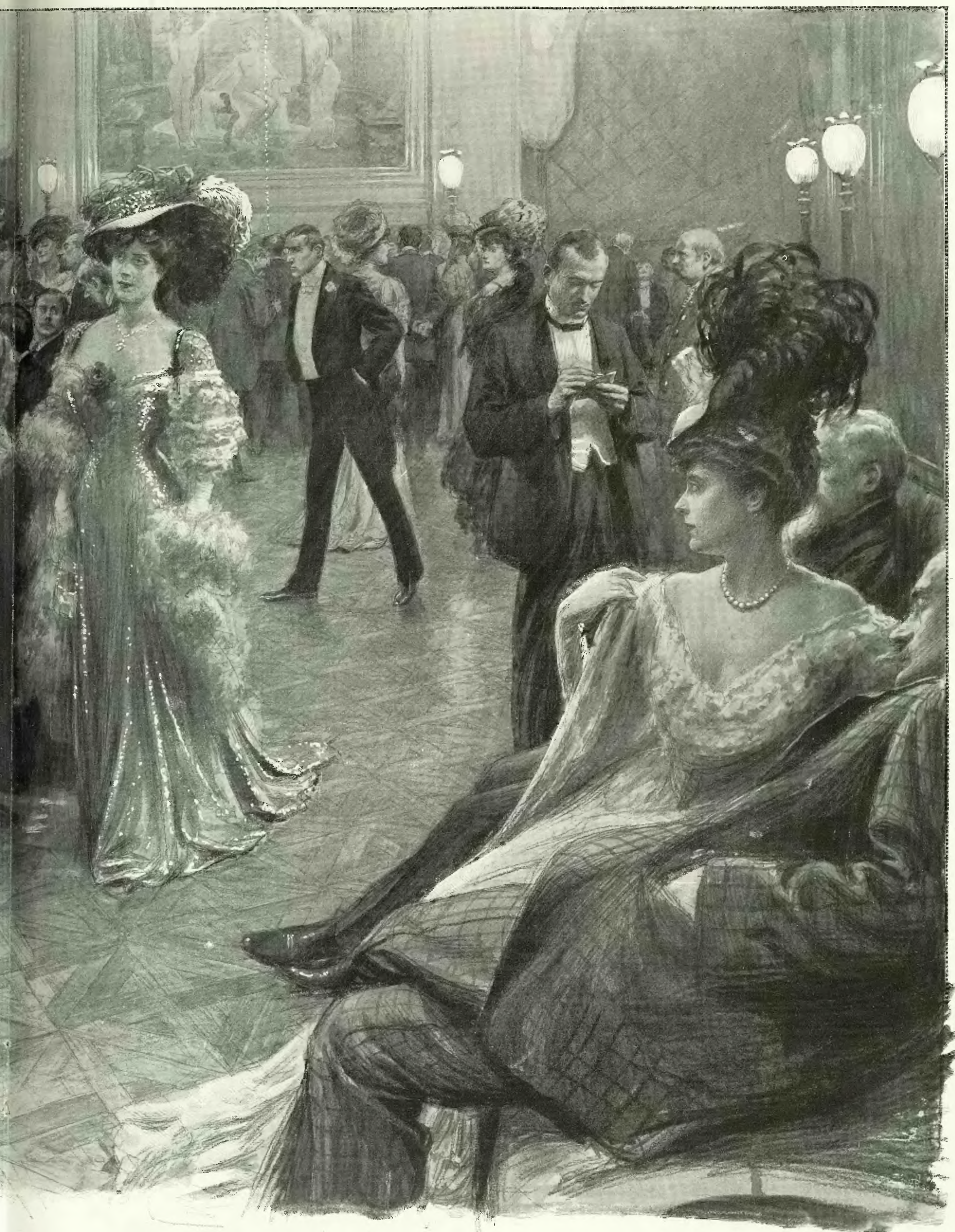


A la Réserve de Beaulieu : trop de soleil, on déploie la tente.



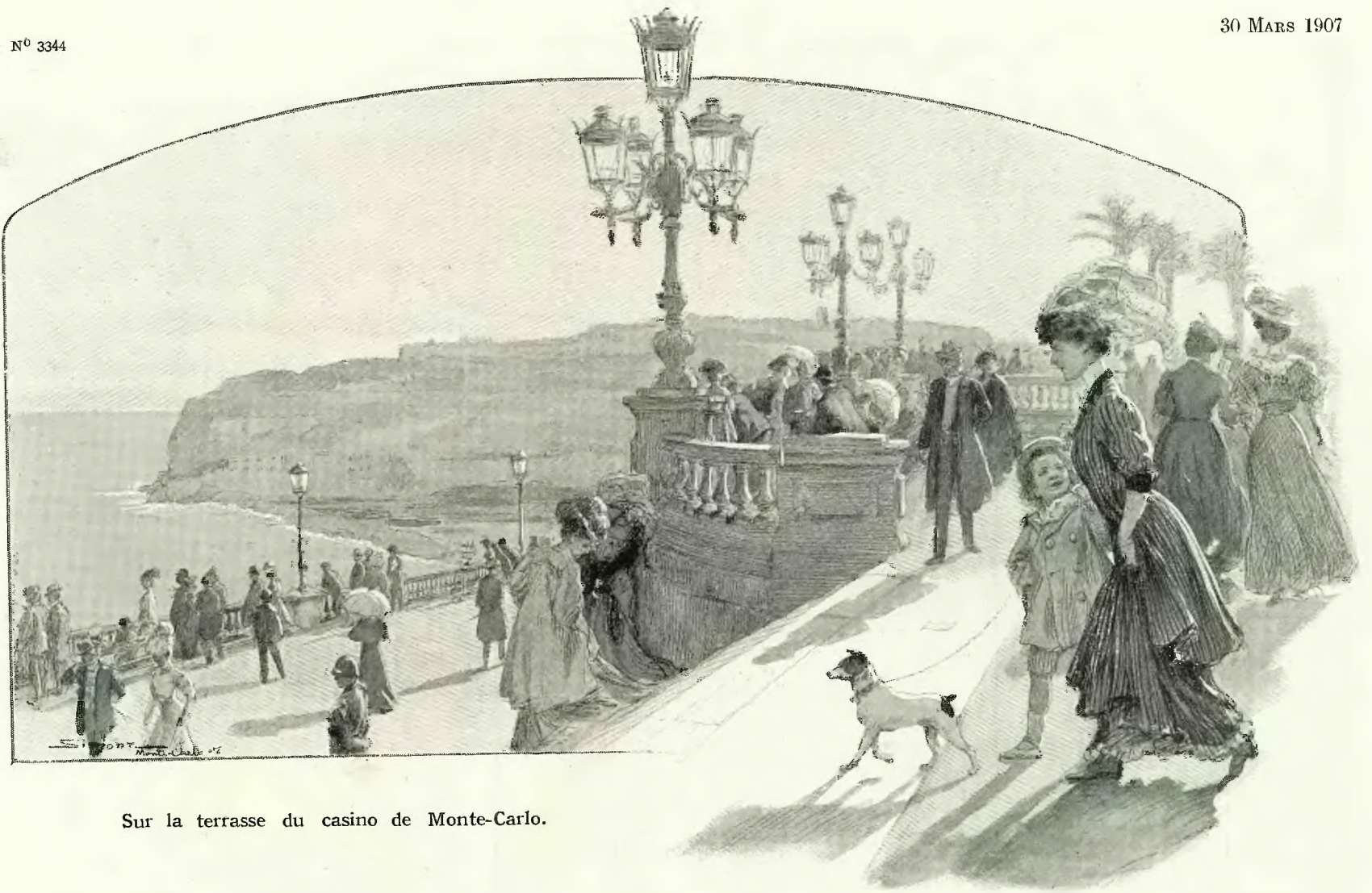
LA VIE SUR LA COTE D'AZUR. — A Monte-Carlo : le restaurant à la mode.





UR. — Une salle de jeu à Monte-Carlo.

s nature de Simont.



Sur la terrasse du casino de Monte-Carlo.

qui ont construit Monte-Carlo, des décorateurs qui l'ont paré, — des psychologues qui ont su organiser là de la joie pour tout l'univers ?

Mon ami a raison. Cette ville est unique au monde, et la création en fut un tour de force.

Comme beaucoup de femmes qu'on finit par aimer, elle a commencé par me déplaire affreusement. Combien je lui préférerais Monaco, la vieille petite cité, calme et claire, assise sur son rocher, parmi les arbres, avec ses chaussées de pierre où personne ne passe, ses pensions de famille, son Palais « bon enfant » et ses fortifications saugrenues !... Et puis cette jeune orgueilleuse, à la fin, m'a conquise. Elle m'a conquise à force de m'étonner, de m'amuser ; un peu à la façon de ces enfants très mal élevés mais très beaux, très intelligents, vers qui vous porte je ne sais quelle complaisance secrète, qu'on se reproche...

Oui, vraiment, ce qui m'a séduit ici, c'est que, depuis l'époque où ce petit golfe était une cuvette de sable, d'arbustes sauvages et de cailloux, il ne s'y est rien fait que d'*intelligent*. Tous ceux qui ont travaillé ici, depuis quarante ans, ont eu de l'esprit. Mon Monégasque a raison. Il était plus difficile d'inventer cette ville-ci que de construire un cuirassé...

Ces hommes ont apporté, dans un désert, la sécurité, le confort, le luxe. Et ils ont fait cela sans violenter la nature. Au contraire. Ils ont mis à profit la beauté du décor. Ils ont adapté la fantaisie de leur invention aux caprices du site ; ils ont même eu la hardiesse — le « toupet », dirais-je — de « restaurer » ça et là la nature, de compléter son ouvrage, là où il semblait qu'elle avait une défaillance ; et cette impertinence d'artistes ne leur a pas trop mal réussi. Telle architecture de terrasse ou de jardin, dont la facticité m'exaspérait naguère, à présent m'amuse. Toutes ces blancheurs m'aveuglaient ; je souffrais de cette accumulation de façades neuves... Je ne souffre plus. Même pour les gens qui ne raffolent pas du maquillage, une jolie femme très bien maquillée et qui sent bon finit toujours par être agréable à regarder, — et à sentir.

Mais il ne suffisait, pour assurer à cette cité singulière une clientèle d'amoureux, qu'elle fût agréable à regarder pendant une heure... Il fallait que ces amoureux trouvassent auprès d'elle de sérieuses raisons de s'attarder... et de revenir, après être partis. Un homme de génie a résolu le problème...

Je l'admire aussi, cet homme-là. Non que le jeu me passionne. Je ne risque

jamais plus de dix francs à la roulette, et, quand je les ai perdus, je vais me promener. On ne me revoit plus au Casino de vingt-quatre heures. Pour le trente et quarante, c'est une autre affaire : j'en ignore même les rudiments, et jamais la fameuse petite fiche avertisseuse où le joueur cherche à démêler sa « ligne de chance », n'a passé par mes mains. Mais le spectacle de gens qui jouent n'en demeure pas moins pour moi très passionnant. Badauderie de philosophe... Je flânais tout à l'heure autour de la grande table où la partie venait de s'engager. Je regardais les figures ; j'y cherchais le secret des émotions ressenties. Je pensais que toutes les patries, tous les âges, toutes les conditions, tous les métiers, tous les degrés d'intelligence et de bêtise humaine étaient représentés là ; que par ses goûts, ses aptitudes, ses ambitions, son origine et sa destinée, il n'y avait pas un seul de ces êtres humains qui ressemblât à aucun de ceux qui l'entouraient ; — et que pourtant, à cette minute, ces hommes et ces femmes vivaient d'une même pensée, d'une même passion... Une seule âme, ô miracle, animait ces deux cents corps !

Les deux cents corps reviendront l'année prochaine ; et d'autres à leur place, s'ils ne viennent pas... pour revivre de cette même existence, où la fièvre du jeu ne laisse guère d'accalmie qu'aux heures passées au restaurant à la mode, ou coulées à l'Opéra. Ainsi se fonde une cité. Il y a des moralistes grincheux qui en gémissent. Moi, j'admire.

SONIA

UN HOMMAGE A M. SULLY PRUDHOMME

Samedi dernier, des amis, des admirateurs, des disciples de M. Sully Prudhomme ont fêté ses noces d'argent académiques ; l'auteur des *Epreuves*, des *Solitudes*, des *Destins*, des *Vaines Tendresses*, de tant d'autres œuvres d'une forme si pure, d'un sentiment si délicat, d'une pensée si élevée, appartient, en effet, depuis vingt-cinq ans, à l'Académie française, où il fut élu le 8 décembre 1881. Et il s'en est fallu de peu que cette fête, retardée de quelques mois, coïncidât avec l'anniversaire de sa naissance, puisqu'il vient d'accomplir, le 16 mars, sa soixante-huitième année.

Les promoteurs de la manifestation avaient décidé d'offrir à l'illustre poète une plaquette commémorative, à son effigie, dont l'exécution fut confiée au maître graveur Chaplain, son contemporain et son collègue à l'Institut, où il est entré à la même époque.

Depuis plusieurs années, on le sait, M. Sully Prudhomme vit dans son ermitage de Châtenay, près de Sceaux, isolé du monde actif, mais non oublié ; c'est là qu'il reçoit les visites de quelques fidèles intimes ; là que, en 1901, le prix Nobel, insigne récompense de sa noble carrière, est venu surprendre sa modestie. M. Sully Prudhomme n'a pourtant rien d'un misanthrope, il n'est pas, au contraire, d'homme plus sociable et d'un commerce plus charmant ; la cause de son isolement forcé est, hélas ! l'état précaire de sa santé : un mal implacable l'a frappé d'immobilité, lui inflige de cruelles souffrances, supportées avec un admirable stoïcisme ; il ne peut plus se promener hors de son cottage que dans un fauteuil roulant, attelé d'un petit âne d'allures douces, sous la conduite d'une garde vigilante.

Le mal a, d'ailleurs, respecté sa belle intelligence : il n'a cessé de consacrer sa retraite prématurée à des labeurs littéraires ou à de hautes spéculations philosophiques ; il y puise la force et la sérénité dont il donne un rare exemple.

C'est donc dans sa petite maison rustique, entourée d'un jardinet clos d'un mur blanc, que, dimanche dernier, M. Sully Prudhomme reçut un groupe d'amis, sorte de délégation représentant toute une légion d'adhérents. On y remar-



Un joli fond pour un instantané.



M SULLY PRUDHOMME A CHATENAY, PRÈS DE SCEAUX

Le soixante-huitième anniversaire et les noces d'argent académiques du poète des « Destins ».

quait M. Melchior de Vogüé, de l'Académie française; M. Boutroux, l'éminent professeur de philosophie, membre de l'Institut; le graveur Chaplain, auteur de la plaquette; des poètes en nombre: MM. François Coppée, Léon Dierx, Jean Aicard, Auguste Dorchain, Georges Lafenestre, Catulle Mendès, Edmond Haraucourt, Emile Blémont.

Dans son modeste salon bourgeois, le maître, assis au coin de la cheminée, serra, sans quitter son fauteuil, toutes les mains tendues. Il y eut, non pas des discours, mais de courtes allocutions: M. François Coppée félicita l'ami et célébra le poète; M. Boutroux s'adressa surtout au penseur et au philosophe;

M. Georges Lafenestre lut un sonnet d'une fort belle et haute inspiration.

Lorsqu'on lui remit la plaquette, M. Sully Prudhomme prononça quelques mots de remerciement d'une voix que l'émotion faisait légèrement trembler; puis on passa dans la salle à manger, où le thé était servi; de discrètes conversations s'y engagèrent, dont l'hôte illustre, semblant oublier ses souffrances, prit sa part avec une bonhomie affectueuse et souriante.

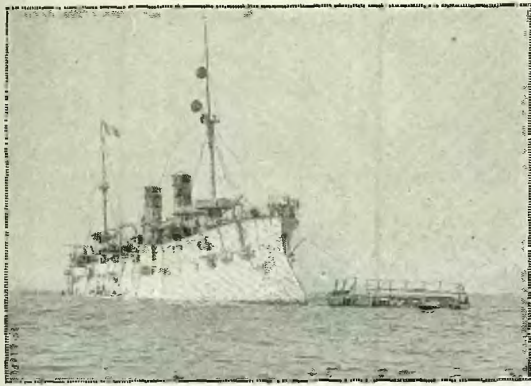
A quatre heures, la fête était terminée; les visiteurs regagnaient la gare de Sceaux-Robinson, et la petite maison blanche, retraite d'un grand poète, avait retrouvé le calme et le silence.



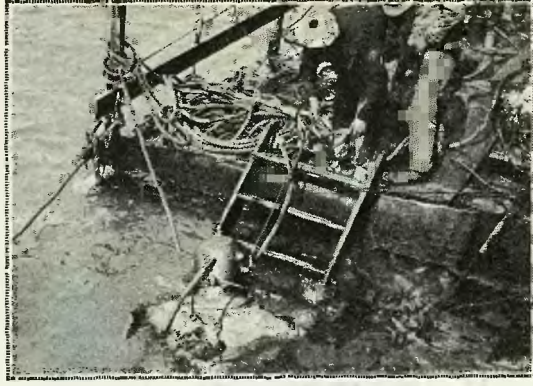
L'ENTERREMENT DE TROIS VICTIMES DE L' " IENA ", A PLOUGASTEL-DAOULAS. — *Pict. Machin.*

Après les funérailles collectives et solennelles des victimes de la catastrophe de l'Iéna, célébrées à Toulon en présence du président de la République, on a opéré successivement le transfert de leurs restes dans leurs localités d'origine respectives. Ainsi, pour ne citer que les membres de l'état-major, ont été inhumés : à Dunquerque, le commandant Adigard ; à Paris, le lieutenant de vaisseau Thomas et l'enseigne Savary de Beauregard ; à Granville, le capitaine de frégate Vertier ; à Roanne, l'enseigne Victor Roux ; à Grasse, le médecin Roustan. Il nous a été impossible d'utiliser les intéressantes com-

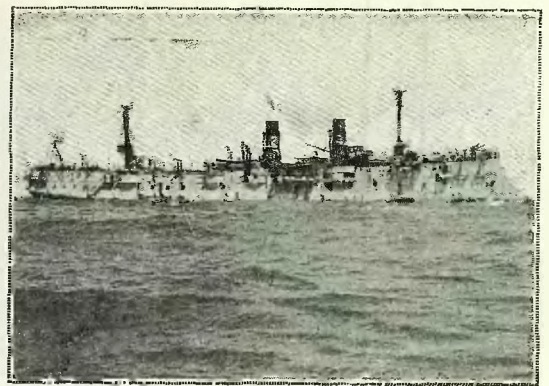
munications que nous avons reçues de tous côtés au sujet de tant de deuils ; le nombre en était trop considérable, hélas ! et une note uniforme s'y répétait inévitablement. Nous ne voulons pas toutefois clore la série des documents relatifs au douloureux événement sans consacrer une page à l'une de ces funèbres cérémonies locales, celle des obèques du second maître Bodener, du quartier-maître Le Roy et du chauffeur Guennou, qui ont eu lieu au bourg breton de Plougastel-Daoulas. Dans ce pays de marins, en raison même de leur simplicité rustique, elles ont pris un caractère particulièrement émouvant.



Le *Jean-Bart*, trois jours après son échouement.
(Au mât de misaine, les deux boules noires signal de détresse.)



Le scaphandrier Poindessous plongeant pour aller reconnaître les avaries de la coque.



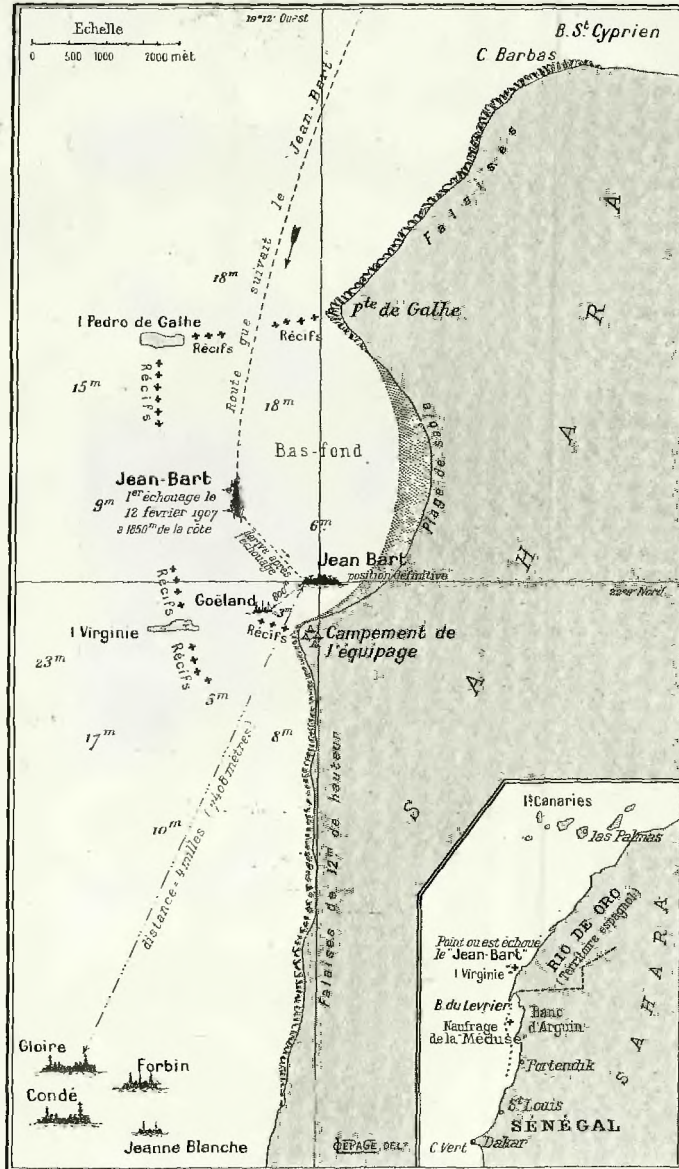
Le *Jean-Bart*, photographié le 8 mars, après la descente des mâts.

LA PERTE DU « JEAN-BART »

Dans notre numéro du 2 mars dernier, nous avons signalé l'échouement du croiseur protégé *Jean-Bart* sur la côte d'Afrique, et nous avons reproduit une photographie de ce bâtiment qui, lancé en 1889, comptait déjà parmi les unités démodées de la flotte française. Les renseignements particuliers qui nous sont parvenus de ce point inhabité et dépourvu de tous moyens réguliers de communication nous permettent aujourd'hui de préciser la position du navire et les circonstances de l'accident.

Le *Jean-Bart* avait appareillé de Lorient le 17 janvier pour se rendre aux Antilles. Le 10 février, il quittait Las Palmas (îles Canaries), mettant le cap sur Dakar. En raison de la contrebande de guerre qui s'exerce dans ces parages, il avait ordre de visiter la baie du Lévrier et de se tenir près de la côte. Celle-ci, entourée de bas-fonds et de récifs, est particulièrement dangereuse. Le 12 février, par une forte brume, le croiseur donnait sur un récif non marqué sur les cartes, entre les roches Galhe et Virginie, à 1 mille (1.852 mètres) du rivage. Il se trouvait, par le sud, à environ 20 milles du cap Barbas, 80 milles du banc d'Arguin, où se brisa la *Méduse*, et 380 milles de Las Palmas; par le nord, à 450 milles de Dakar. Après d'inutiles efforts pour se remettre lui-même à flot, le navire en était réduit à attendre les secours demandés par l'intermédiaire d'un vapeur anglais aperçu au large et qui devait toucher Las Palmas seulement le 19 février.

Les premières embarcations ayant été démolies ou emportées, l'équipage dut construire des radeaux pour établir un va-et-vient avec la terre, où l'on fit camper 50 hommes. Les flotteurs d'un de ces radeaux furent constitués avec des torpilles automatiques, non chargées, bien entendu. Une chaloupe commandée par un officier se dirigeait vers le point habité le plus proche, situé à 150 kilomètres au sud, dans la baie du Lévrier, et y arrivait à bon port. Mais le canot-major, monté par les deux matelots Lestrohan et Le Buzulier, partait à la dérive, sans qu'on pût lui porter secours, et finissait par échouer sur le rivage, à environ 100 kilomètres plus loin. Après quatre jours de marche dans le sable,



Carte des parages où s'est échoué le *Jean-Bart*.

n'ayant eu pour se soutenir que trois biscuits, et pas une goutte d'eau, ces deux braves parvenaient à la baie du Lévrier où ils apercevaient une goélette espagnole envoyée à leur recherche avec un officier d'artillerie du *Jean-Bart*, le lieutenant Lejeune. Aucune chaloupe n'ayant pu accoster, celui-ci se jeta à l'eau et réussit à porter à terre une amarre qui permit de recueillir les deux hommes.

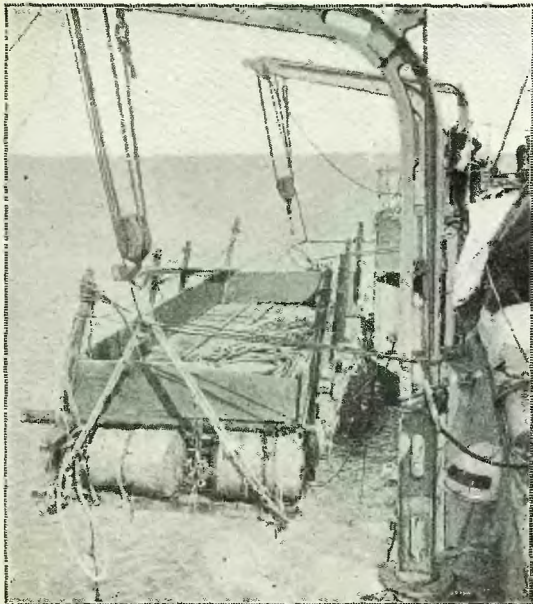
La tempête continuait à faire rage, poussant peu à peu le *Jean-Bart* vers le rivage. Dans la nuit du 23 février, soit onze jours après l'échouage, et avant l'arrivée de tout secours, le navire s'ouvrait; l'eau, envahissant les fonds, pénétrait jusqu'au-dessus du pont cuirassé, et l'épave se fixait définitivement, par 2^m, 50 de fond, à 450 mètres de terre.

Le yacht espagnol *Violetta* avait apporté les premiers secours. Le 26 février, soit quatorze jours après le naufrage, les croiseurs cuirassés *Gloire* et *Condé*, expédiés de France, rejoignirent dans les parages du sinistre le petit croiseur *Forbin*, parti de Tanger, l'avis *Goëland* et le yacht *Jeanne-Blanche*, envoyés de Dakar. Mais, par suite du manque de fond, aucun de ces bâtiments ne put arriver jusqu'au navire échoué. Le *Goëland*, qui cale à peine 3 mètres, dut s'arrêter à 800 mètres du croiseur; la *Gloire*, dont le tirant d'eau mesure environ 8^m, 50, en est à 4 milles.

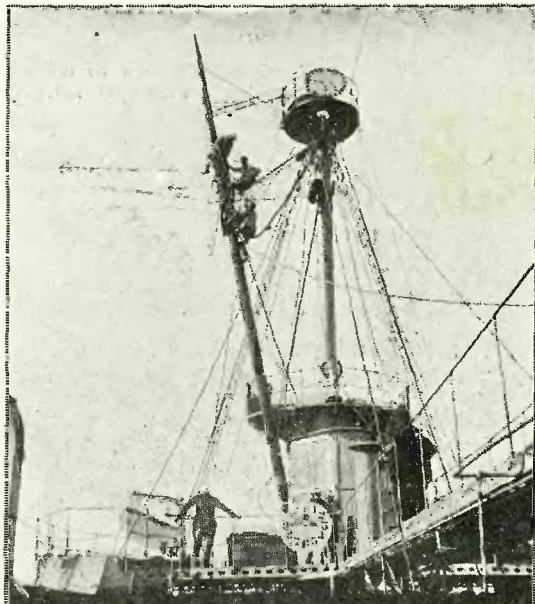
Ces bâtiments ont renoncé à renflouer le *Jean-Bart*, qui est actuellement ensablé de plus d'un mètre, mais se tient tout à fait d'aplomb et, comme le montre notre gravure, donne l'impression d'un bâtiment au mouillage dont les mâts ont été descendus. On s'occupe d'enlever et d'embarquer le matériel transportable et l'artillerie (20 canons) dans la mesure où le permet le mauvais temps qui règne presque constamment sur cette partie de la côte.

Par une chance qui semble extraordinaire, on n'a eu à déplorer aucun accident de personnes.

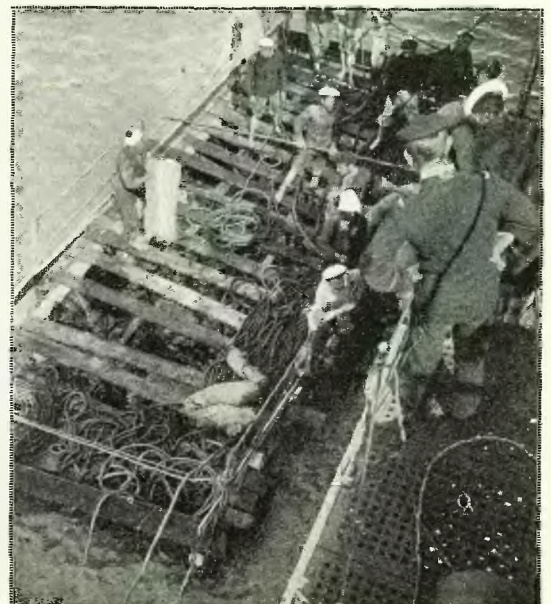
Un conseil d'enquête, présidé par le capitaine de vaisseau Vincent, commandant la *Gloire*, s'est réuni le 27 février, à bord du *Jean-Bart*. Tout en constatant que le capitaine de vaisseau Barbin a eu le tort de tenir son navire aussi près de la côte, il l'a félicité du sang-froid et de l'énergie dont il a fait preuve après l'accident.



Petit radeau aux tangons du canot-major.
(Les flotteurs sont constitués par des torpilles automatiques.)

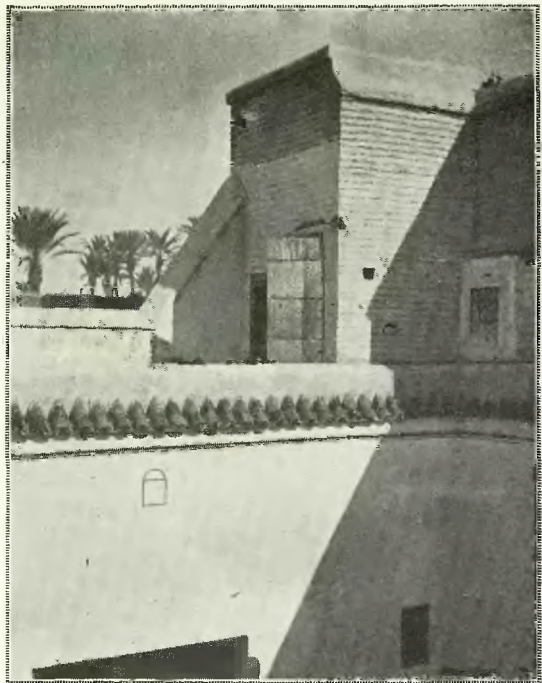


Le mât d'arrière installé comme mât de charge.



Le grand radeau revenant de terre accoste à la coupée du *Jean-Bart*.

L'ÉCHOUEMENT DU « JEAN-BART » SUR LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE



Photographie envoyée par le docteur Mauchamp à son père : « Un coin de ma maison ».



Le docteur Mauchamp traversant la cour de son dispensaire. — Phot. Feffau-Garavini.



Vue sur les terrasses de Marakech prise de la maison du docteur Mauchamp. — Phot. P.-G.

GRAVE INCIDENT AU MAROC

Une affligeante nouvelle parvenait samedi dernier à Paris et provoquait aussitôt la plus vive émotion : le 19 au matin, au moment où le docteur Emile Mauchamp, médecin du dispensaire français de Marakech, quittait la maison où il soignait les indigènes, il fut assailli par une foule furieuse, lapidé et criblé de coups de couteau. Les assassins voulaient entraîner son cadavre sur la place du Marché pour le dépecer et le brûler. C'est à grand-peine que les serviteurs du malheureux médecin purent leur arracher sa dépouille sanglante. Sa maison fut mise à sac.

Cette sauvage agression dégénéra en émeute. M. Louis Gentil, professeur à la Sorbonne, en mission topographique au Maroc, et qui réside actuellement à Marakech, fut cerné dans son habitation avec M^{me} Gentil et leur enfant, et ne fut délivré qu'à la nuit par les soldats du Maghzen. L'agent consulaire anglais, M. Lennox, qui habite, place du Marché, l'ancienne maison du caïd Mac Lean, connut les mêmes périls et dut se défendre à coups de revolver.

Notre infortuné compatriote a été victime des excitations qu'on a multipliées en ces derniers temps au

Maroc contre le projet d'établissement de la télégraphie sans fil, et dont le gouvernement marocain a été le complice. C'est parce qu'on aurait vu arborer sur sa maison un mât qui devait servir aux travaux géodésiques de M. Gentil qu'on l'aurait attaqué.

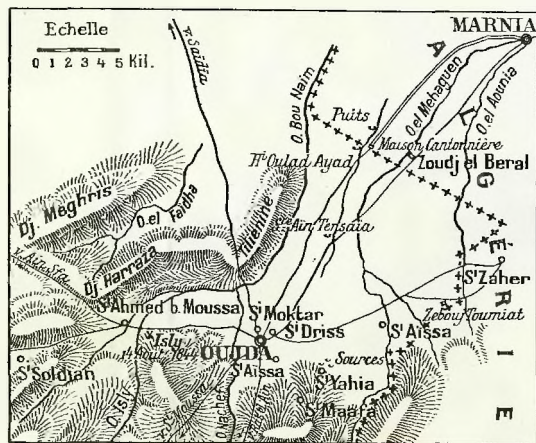
Le docteur Emile Mauchamp, né à Chalon-sur-Saône le 3 mars 1870, était le fils de M. Mauchamp, conseiller général de Saône-et-Loire.

C'est une perte considérable pour la France et pour la science que celle de ce jeune savant. Il était seulement depuis 1905 au Maroc. Il y avait déjà rendu d'éminents services à la cause française.

Antérieurement, il avait été le médecin de l'hôpital français de Saint-Louis de Jérusalem, de 1900 à 1905.

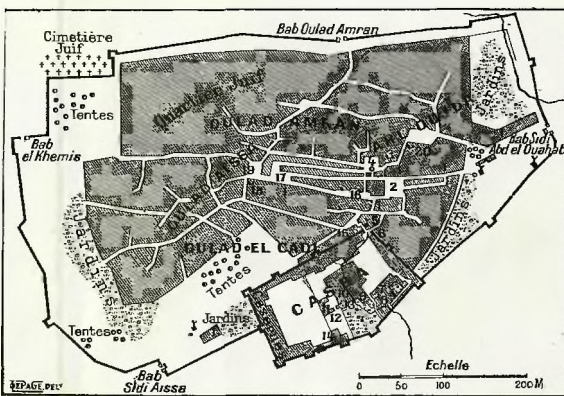
C'est un Français excellent qui vient de disparaître, et un de nos compatriotes qui l'a vu à l'œuvre récemment à Marakech résumait ainsi son opinion sur lui : « Quelque bien qu'on dise de Mauchamp et de son œuvre, on demeurera toujours au-dessous de la vérité. »

Le gouvernement français est résolu à obtenir réparation de cet attentat, et le général Lyautey a reçu l'ordre d'aller occuper Oujda, ville marocaine à 10 kilomètres de la frontière algérienne, jusqu'à ce que nous ayons reçu satisfaction.



Carte de la région d'Oujda et de la frontière franco-marocaine.

(Carte et plan communiqués par le Comité du Maroc.)



Plan d'Oujda dressé par le capitaine Mougin (février 1906).

1. Fondouk. — 2. Place du Marché. — 3. Fondouk (mulets, artillerie). — 4. Caseria (magasins). — 5. Grande mosquée. — 6. Bains maures. — 7. Section frontalière. — 8. Prison. — 9. Dar el Maghzen. — 10. Amel. — 11. Salle d'audiences. — 12. Munitions. — 13. Canons. — 14. Artilleurs. — 15. Donane. — 16. Marché aux légumes. — 17. Marché aux céréales. — 18. Mosquée. — 19. Mahakma. — 20. Mosquée Addada.

LES REMBRANDT DU LOUVRE

C'est un des orgueils de notre musée du Louvre que la série d'œuvres de Rembrandt qu'il possède, et c'est un orgueil bien légitime. Car, mis à part le lointain, l'inaccessible Ermitage de Saint-Petersbourg, aucun autre musée au monde ne peut montrer un pareil nombre de toiles du demi-dieu de Haarlem : vingt et une exactement, — vingt-deux si l'on admet comme un Rembrandt le *Jésus à Emmaüs*.

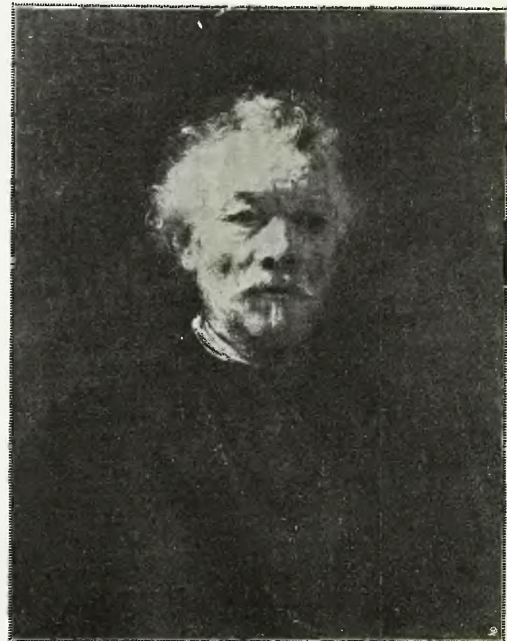
Tant que ces œuvres furent éparses dans le musée, en vertu d'un parti pris de classification bien peu logique, pour ne pas dire plus, les *Pèlerins d'Emmaüs*, le *Ménage du menuisier* et l'un des *Philosophes*, si nos souvenirs sont fidèles, au Salon carré, la *Bethsabée*, dans la salle La Caze, les portraits autre part, le reste accroché au petit bonheur au milieu des panneaux les plus discordants, on ne put apprécier cette admirable richesse.

Il y a quelques années, devant les récriminations croissantes, on se décida à créer, autour de la galerie Rubens, de petits cabinets réservés aux Flamands et aux Hollandais. Les Rembrandt bénéficièrent d'une tentative de groupement. C'était mieux déjà ; insuffisant encore.

On vient enfin de leur donner une salle pour eux presque seuls à l'extrémité de la Grande Galerie, ne leur laissant comme voisinage que celui de productions dues à des élèves de Rembrandt, ou à des peintres se rattachant à son école. Et nous pouvons maintenant admirer dans toute sa splendeur ce magnifique ensemble, promener, dans le même moment, nos regards ravis de la *Femme au bain* (ou *Bethsabée lisant un message*), la perle inestimable du don La Caze, au petit cadre qui enserre les émouvants *Pèlerins d'Emmaüs* ; du prestigieux portrait de la blonde *Hendrickje au Bœuf écorché*, à ce morceau qu'on trouverait extraordinaire si tout, dans Rembrandt, n'était pas prodigieux et hors de mesure. Et l'on a l'impression de découvrir tout à coup tant de chefs-d'œuvre.

Un applaudissement unanime a salué cette initiative. Même, elle vient d'avoir une récompense plus positive et qui atteste bien l'enthousiasme qu'elle a excité parmi les amateurs d'art et tous les amis du vieux Louvre.

A quelques jours, en effet, de l'inauguration, en petit comité, de la « salle Rembrandt », le comte Potocki faisait annoncer à l'administration des Beaux-Arts qu'il laisserait aux musées nationaux, par disposition testamentaire, un superbe *Portrait* du frère de Rembrandt, œuvre du maître glorieux en sa belle maturité, vers 1650.



Un vingt-troisième tableau de Rembrandt, offert au Louvre.

(Portrait du frère de Rembrandt. Collection de M. le comte Potocki.)

Déjà, afin que nous puissions nous rendre compte de la valeur de ce généreux présent, le comte Potocki a enlevé du milieu des collections princières entassées dans son hôtel de l'avenue de Friedland le chef-d'œuvre promis au musée, et, pour quelque temps, l'a confié aux conservateurs. Il a pris, provisoirement, sa place parmi les merveilleuses pages de la salle Rembrandt, dont il doit être un jour l'un des joyaux les plus précieux.

LES THÉÂTRES

Un vif succès au Vaudeville : *le Ruisseau*, de M. Pierre Wolff. C'est une histoire d'amour très simple, mais contée avec cet esprit généreusement indulgent, avec cette sensibilité attendrie qui plaisent maintenant au public. Elle est d'ailleurs remplie de détails charmants, encadrée de décors pittoresques ; et le succès en est encore accentué par une interprétation tout à fait heureuse, grâce à M^{lle} Yvonne de Bray et à M. Louis Gauthier dans les deux rôles principaux, à M^{me} Judic, à MM. Josse et Lérand dans des rôles secondaires.

Les Folies-Dramatiques jouent un vaudeville plein de mouvement et de grosses drôleries : *le Coup de Jarnac*, de MM. Henri de Gorsse et Maurice de Marsan. Il est joyeusement enlevé par une étoile de café-concert, M^{lle} Mistinguette, une habile comédienne, M^{me} Diéterle, MM. Milo et Nemo.